

Les amitiés littéraires de Charles Derennes

Jean-Louis Lambert

Paris, octobre-novembre 2006



Sanguine de Jean-Louis Dall'Omo

Quand Charles Derennes a quitté ce monde le 27 avril 1930, à l'âge de 48 ans, pour gagner « *le royaume de grâce et de lumière* » où l'attendaient tant d'êtres aimés trop tôt disparus, ses amis lui ont rendu de vibrants hommages : tous reconnaissaient sa gentillesse, sa simplicité, sa fidélité en amitié et son incontestable talent littéraire¹.

Tout au long de sa carrière qui a commencé dès l'adolescence, il a fréquenté les cercles littéraires parisiens où il comptait beaucoup d'amis. Quand il a décidé de se consacrer entièrement à la littérature dès 1903, abandonnant ses études universitaires, ce « *maestro en vers et en prose* », jeune provincial exilé dans la capitale sans soutien et sans ressources, a manifestement cherché à se faire des relations influentes lui facilitant l'accès aux milieux de la presse et de l'édition. Sa détermination et son entêtement ont fait le reste. Dès la publication de son premier recueil de vers, *L'Énivrante Angoisse*, en 1904, les critiques ont immédiatement remarqué les dons du jeune poète et lui ont prédit un brillant avenir. En 1906, il donnait un deuxième volume de vers, *La Tempête*,

¹ Voir notre livre *Charles Derennes (1882-1930). Un écrivain à Hossegor et dans les Landes. L'homme et l'œuvre*, Hossegor, Éditions "Lac et lande", 2004.

couronné par l'Académie française, qui a confirmé les espérances mises en lui, et un premier roman, *L'Amour fessé*.

S'il fallait dresser la liste des écrivains avec lesquels il a été lié, la tâche serait fastidieuse. Quelques-uns sont passés à la postérité, les autres n'ont pas eu droit à cette gloire posthume. Et cette lente descente au Purgatoire des écrivains voués à l'oubli ne l'a pas non plus épargné, mais elle n'a jamais été totale. Parmi tous ces écrivains, certains méritent d'être évoqués ici, soit parce qu'ils ont compté dans sa vie personnelle et professionnelle, soit parce qu'ils ont marqué d'une façon ou d'une autre l'histoire littéraire contemporaine.

Le plus ancien d'entre eux est le Dacquois Émile Despax (1881-1915). Ils s'étaient connus en 1892 au lycée de Talence où ils ont fait leurs études secondaires, puis ils étaient allés à Paris préparer le concours d'entrée à Normale. C'est l'amour de la poésie qui les a rapprochés : ils ont excellé dans ce domaine, influencés en particulier par Francis Jammes. Leurs vers sont magnifiques et bien ciselés. Émile Despax, qui a finalement fait carrière dans l'administration coloniale puis dans la préfectorale, a publié un unique recueil de poèmes, *La Maison des Glycines* (1905). Sa mort à la guerre a profondément et durablement affecté son ami. Ce dernier lui a rendu un bel hommage dans un poème intitulé *Devant la maison des glycines* dont voici un extrait :

*Comme j'avais raison d'accomplir ce voyage !
Son âme demeurait encore en ce séjour
Et m'attendait au bout de mon pèlerinage.*

*Il avait embelli ces lieux de tant d'amour !
Lorsque l'on eut rouvert les fenêtres fermées
Et que le vent marin, en remontant l'Adour*

*Se glissa jusqu'au cœur de la maison de Mées,
(Le ciel d'Avril faisait sur nos têtes pleuvoir
Des abeilles déjà de pollen embaumées...)*

*J'ai frissonné soudain, tant ébloui d'avoir
Entrevu, près de moi, la face du poète,
Sous ce ciel devant qui défailloit tant d'espoir !²*

A Paris, Charles Derennes et Émile Despax étaient inséparables. Ils ont fréquenté, dès les années 1900, le salon d'Anna de Noailles qu'ils admiraient et où ils ont pu rencontrer d'éminentes personnalités littéraires, et les soirées poétiques de la revue *La Plume*, au Caveau du Soleil d'Or, où ils ont côtoyé Guillaume Apollinaire et André Salmon. Ces derniers d'ailleurs étaient agacés par les élégies qu'ils déclamaient, leurs préoccupations mondaines et leur élégance. Dans le même temps, Charles Derennes a fréquenté d'autres salons comme celui de la romancière Rachilde, l'épouse d'Alfred Vallette, fondateur du *Mercure de France*, célèbre revue dans laquelle il a publié ses premiers romans. Il a assez vite constitué autour de lui un réseau de relations qui a facilité ses débuts dans le monde des lettres. Son activité littéraire s'est vite diversifiée (romans, contes, poèmes, chroniques et critiques dans les journaux et les revues...), son nom a commencé à être connu et on l'a considéré comme un des esprits les plus actifs et les plus curieux de la jeune génération. Il savait adroitement mêler dans ses contes et ses romans la fantaisie, l'émotion, l'ironie et la légèreté.

Très tôt, il est devenu un habitué des cafés de la rive gauche, en particulier ceux du Quartier latin comme le café Vachette, un endroit incontournable à la Belle Époque, dont la figure centrale était le poète grec Jean Moréas. On y rencontrait non seulement les amis du poète, mais aussi les amis de ses amis qui, tôt ou tard, finissaient par y prendre leurs habitudes. C'est là qu'il s'est lié

² Charles Derennes, *Perséphone*, Paris, Garnier, 1920, pp. 21-22. *La Maison des glycines* est le nom de la demeure des Despax que l'on peut toujours voir dans le bourg de Mées, près de Dax.

d'amitié avec certains écrivains de sa génération qui allaient bientôt connaître la célébrité : Antoine Albalat, André Billy, Curnonsky, le jeune éditeur Bernard Grasset, Léo Larguier, Maurice Magre, Étienne Rey (son futur beau-frère), Paul Souday, Jérôme et Jean Tharaud, Paul-Jean Toulet et de nombreux autres. C'est là encore qu'il a fait la connaissance de Jean Giraudoux : ce dernier a fait du Vachette son « quartier général » entre 1908 et 1914 et a publié les contes de ses amis dans la rubrique *Mille et un matins* dans le quotidien *Le Matin* pour lequel il travaillait alors³. Paul Morand a aussi rejoint le groupe, participant en spectateur avec Jean Giraudoux — ils préféraient le bridge — aux parties amicales de poker. C'est en 1909 que Charles Derennes a rencontré Pierre Benoit, qu'il connaissait déjà par Émile Despax. Le futur auteur de *L'Atlantide*, épris de poésie mais encore inconnu, partageait avec lui le goût des plaisanteries et des mystifications. Il a aussi côtoyé à cette époque d'autres écrivains célèbres avec lesquels il ne s'est jamais vraiment lié : Jean Cocteau ou Marcel Proust par exemple.

Entre 1905 et 1920, Charles Derennes a régulièrement séjourné dans les Landes qu'il affectionnait beaucoup et qui ont été pour lui une inépuisable source d'inspiration. Très attaché à ses racines aquitaines, il avait d'ailleurs coutume de dire qu'il s'était naturalisé landais « *par goût de la mer et des pins* ». À Hossegor, où il venait se reposer, se ressourcer et écrire de nouveaux livres, il a fréquenté l'écrivain Rosny Jeune, de l'académie Goncourt, qui s'y était installé en 1903, le juriste et essayiste Maxime Leroy, un des promoteurs de la station dans l'entre-deux-guerres, Paul Margueritte, autre académicien Goncourt qui s'y est à son tour fixé dès 1913, et d'autres personnalités littéraires landaises de passage (Serge Barranx, l'abbé Victor Doussy, Maurice Martin...). Sous le signe de l'amitié et de l'amour de la littérature, tous ont contribué à faire connaître Hossegor et les Landes avant la Grande Guerre. C'est à Toulouse, pendant la guerre, alors qu'il était infirmier militaire, qu'il a fait la connaissance du poète fantaisiste Tristan Derème, un autre Aquitain, avec lequel il est resté très lié.

L'après-guerre a marqué un tournant décisif dans sa carrière d'écrivain, et le temps de la consécration est enfin venu. À cette époque, il a beaucoup publié (recueils de vers, romans, essais) et collaboré à de nombreux journaux et à des revues littéraires. En 1924, il a obtenu le prix Femina pour *Émile et les autres*, troisième volume de sa série du *Bestiaire sentimental*, consacré à des bêtes qu'il avait patiemment et amoureuxment observées depuis l'enfance (grillons, chauves-souris, chats...). Il a continué à fréquenter la plupart de ses anciens amis et de nouvelles relations se sont ajoutées : Colette, Francis Carco, Philippe Chabaneix, Roland Dorgelès, Claude Farrère, Paul Léautaud, Marcel Prévost, Paul Valéry notamment. Il partageait avec certains d'entre eux l'amour de la poésie et des animaux. Mais il a préféré le calme de son cabinet de travail aux mondanités. De plus, sa santé n'a cessé de s'aggraver et il a souvent quitté la capitale pour se reposer dans sa famille en Mayenne et en Lot-et-Garonne, dans les Landes ou à l'île d'Oléron où il retrouvait l'écrivain Maurice Renard, un vieil et fidèle ami. Il est mort à la suite d'une longue et cruelle maladie. Il a laissé le souvenir d'un homme à l'esprit farceur et fantaisiste, au caractère fait de malice, de verve et d'enthousiasme, d'un esprit fin et distingué, d'un poète sensible et délicat. Ses amis ne l'ont jamais complètement oublié, et c'est toujours avec une pointe d'émotion, de tendresse et de nostalgie qu'ils évoquaient sa mémoire.

*Pour tous ceux qui t'aimaient, Charles, tu vis encor,
Tel que tu fus, charmant, avec ta brune tête !
Toi qui ne voulus pas la gloire qu'on achète
Et vis à vis de qui la Gloire a des remords.*⁴

³ Voir notre article « Charles Derennes : Six lettres à Jean Giraudoux, présentées et annotées par Jean-Louis Lambert », dans *Cahiers Jean Giraudoux*, n° 23, *Correspondances littéraires*, Paris, Grasset, 1995, pp. 141-162.

⁴ Extrait d'un sonnet inédit de Maurice Rostand, *Hommage à Charles Derennes*, publié dans *L'Élite* (Agen), janvier 1942, p. 174.